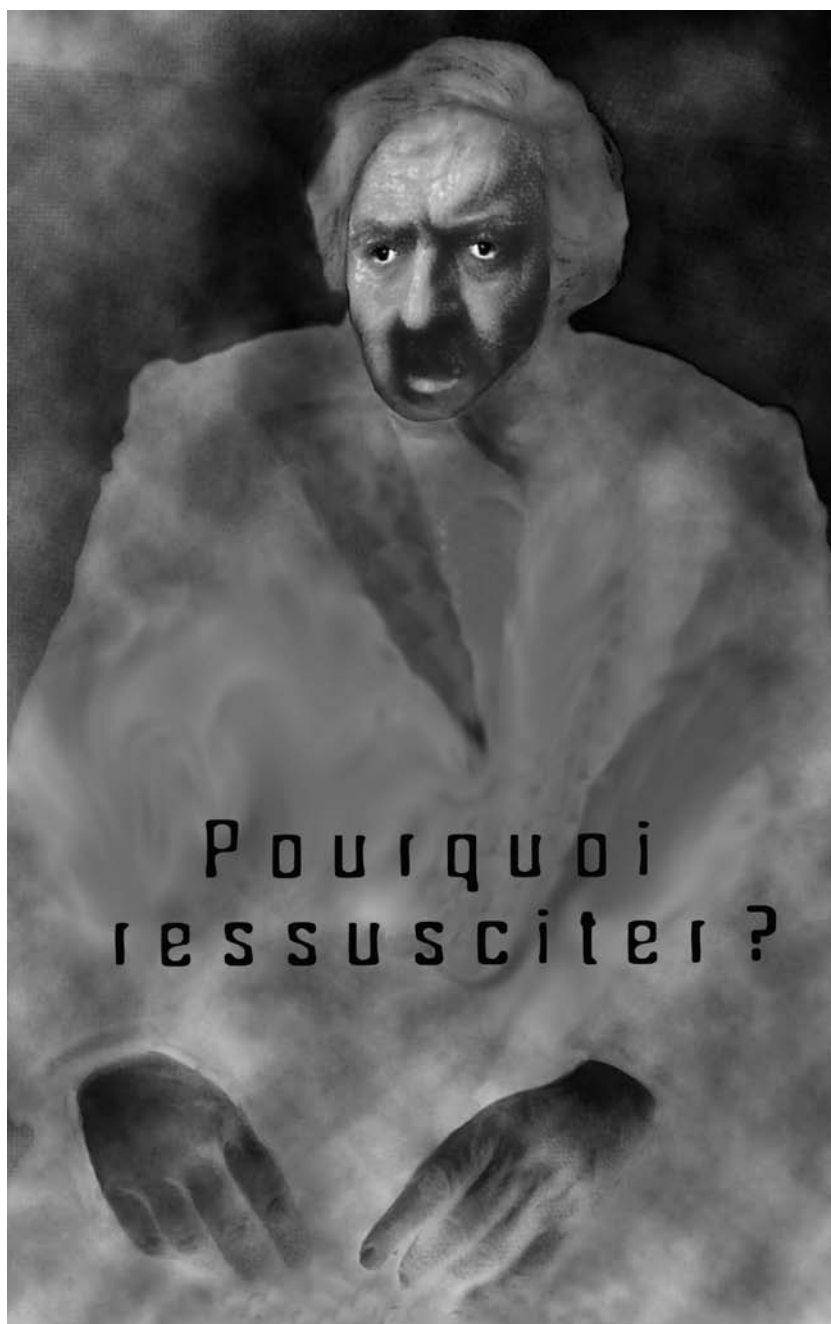


Philippe Curval

L'homme qui s'arrêta

Journaux ultimes



Pourquoi
ressusciter?

LA VOLTE *L'homme qui s'arrêta* PHILIPPE CURVAL

Pourquoi ressusciter ?

Bientôt, mon père va ressusciter.

Cela n'a pas été une mince affaire. Passons sur les innombrables difficultés administratives nécessaires à l'ouverture de sa tombe, indispensables pour se procurer l'autorisation d'effectuer les prélèvements, de sauvegarder quelques cellules afin d'obtenir des molécules, ADN, ARN, sous des prétextes généalogiques. Oublions les pénibles démarches qu'il m'a fallu faire auprès de mes frères et sœurs cadets pour les persuader de me prêter les documents qu'ils possédaient encore, photos, dévédés, reliques, éléments de son mobilier, de son décor lorsqu'il achevait sa vie. À son décès, je leur avais abandonné l'héritage, c'est-à-dire quelques actions et la maison familiale. Ils avaient vendu les valeurs et bradé la maison après avoir failli s'entre-tuer pour sa possession.

Je viens de la racheter. Une baraque perdue dans le Jura près de la frontière suisse allemande, belle de caractère mais plutôt en ruine. L'acheteur avait du flair. Il m'a vu venir en pensant que la nostalgie avait son prix. Je m'en fichais. Je souhaitais d'abord trouver le lieu idéal pour accueillir mon père.

Un lieu secret. Car, bien sûr, je n'avais rien confié de mon projet à personne. C'était une histoire entre lui et moi. Je désirais savoir pourquoi il m'avait tant détesté. Quels motifs l'avaient poussé depuis ma prime enfance à m'humilier, me brimer, me tourmenter, puis me faire douter de moi à chaque fois que je voulais m'émanciper, railler mes choix, ma vie, mes espoirs. Bref, je tenais à lui arracher les raisons qui l'avaient décidé à me mettre au monde pour me sacrifier sur l'autel de ses sarcasmes. Ah ! comme il savait manier l'ironie, l'art de découvrir un domaine intime sur lequel j'étais en cours de bâtir mon avenir pour le réduire en quelques mots à une dérisoire imbécillité. À peine étais-je en train de me reconstruire qu'il sapait mes résolutions en me contraignant à accepter un travail inepte, qui me rendrait indépendant, "c'était bien ce que tu voulais, n'est-ce pas". Si j'avais eu le courage de refuser quand j'étais adolescent, il m'aurait confié à des psychologues chargés de démontrer l'étendue de mon insuffisance intellectuelle pour m'orienter vers un métier que j'exécrais d'avantage. Quand il ne me menaçait pas de m'envoyer dans ces nouvelles maisons de redressement que le gouvernement de l'époque venait d'instaurer pour la meilleure intégration des fils indisciplinés de la Nation.

Aujourd'hui, je n'en souffrais plus. Depuis qu'il était mort et enterré, j'avais acquis du recul. C'était donc à cause d'une curiosité maladive que j'avais pris cette décision. Sur un coup de tête inspiré par les circonstances. Avec en second plan le projet d'écrire à propos de nos relations passées une de ces belles tranches de vie comme on les aime aujourd'hui qui ne serait pas le moins rentable de mes best-sellers.

L'HOMME QUI S'ARRÊTA

Car je suis bien plus connu qu'il ne l'a jamais été, encensé, fêté par des millions de lecteurs. Le talent qu'il me refusait s'est épanoui malgré lui. Quand je dis "plus connu que lui", cela n'a pas grand sens, car mon père n'a jamais souhaité la moindre reconnaissance. Au contraire, ce qu'il préférait, c'était œuvrer dans l'ombre à la destruction de sa progéniture, de ma personne en particulier. De mes frères et sœurs, il s'en désintéressait, favorisait parfois même leurs désirs pour me faire comprendre combien je comptais encore moins à ses yeux. Enfin, cela n'a guère d'importance. Ce qui m'intéresse à l'heure actuelle, c'est que je vais le retrouver devant moi, à l'âge où il a engrossé ma mère de ma personne. Oh ! je ne vais pas lui demander des comptes. Nous aurons tous les deux trente ans. Il ne saura pas exactement qui je suis ni qui il est. Tout est préparé pour qu'il s'invente à nouveau lui-même, tel qu'il a été, qu'il s'épanouisse jusqu'à se reconstituer. C'est à ce moment seulement que je lui dévoilerai son identité, qui je suis et que je vérifierais s'il existait une fatalité qui donnerait un sens à notre destinée.

Ce dessein n'est pas né de mon imagination. Je crois même que si je n'avais pas rencontré le professeur Fred Muudgins, j'aurais oublié jusqu'à l'existence de celui qui m'avait créé. Paix à ma mère ! Muudgins faisait partie de ces jeunes génies de la génétique de l'école hollandaise qui avaient bouleversé toutes les données péniblement accumulées au début du siècle, destinées à faire accroire à un public désinformé par les médias tout-puissants que nous n'étions responsables de rien puisque la double hélice de l'ADN contenait tous les gènes qui faisaient de nous ce que nous étions. Avec, en prime, la certitude de guérir le corps souffrant de l'humanité en clonant des cellules qui nous éviteraient tous les maux.

Une illusion de plus à mettre sur le compte de la science, ce laboratoire des vérités éphémères qui a tendance à s'imposer en religion. Ils n'avaient pourtant pas tout à fait tort, les chercheurs qui avaient déterminé ces axiomes. Simplement, ils avaient négligé qu'il existe en nous, comme dans l'univers, une matière noire invisible, insaisissable, masse cachée de notre personnalité, qui s'oppose à nos gènes, notre éducation, et nous conditionne à ne pas être exactement ce que nous devrions être. Non seulement l'ARN de transfert se joue du déterminisme génétique, mais la glie où baignent nos neurones traite les informations d'une manière parfois si autonome qu'il nous est impossible de choisir l'individu que nous souhaiterions être. Nous sommes les simples exécuteurs de nos pensées. Et il n'est pas sûr qu'elles nous appartiennent.

Enfin, j'exagère peut-être. Sûrement même, puisque Muudgins m'a contacté parce qu'il avait discerné à travers mon œuvre une constante obsessionnelle. Je me souviens de notre première rencontre avec une précision quasi photographique. C'était au Salon du livre dans le stand des éditions La Boisserie. Le directeur m'avait confié un bureau à part devant lequel s'étirait une file d'admirateurs en quête d'autographes. Ils auraient pu signer mes livres eux-mêmes. L'étymologie du mot le leur permet. Mais non, ils voulaient que ce soit moi qui ajoute sur leur exemplaire personnel l'une de ces âneries qu'on invente pour la circonstance et qu'on regrette aussitôt écrite. Muudgins faisait la queue comme tout le monde, vêtu d'un costume gris tellement conventionnel que je le remarquai sur le champ. Sa pipe illicite au bec remua en même temps qu'il m'expliquait le motif de notre rencontre : mon père ! Il m'en parla avec une telle faconde qu'on aurait pu croire qu'il était

le sien, me confia qu'après avoir lu mes livres où le responsable de ma vie apparaissait presque à chaque page il souhaitait le connaître. Je lui fis part de son décès, puis lui demandai ce qui motivait cet intérêt pour un homme qu'il n'avait pas connu, qui n'était rien pour lui. "Dans mon roman personnel, il y a aussi un père castrateur. Mais il est mort noyé et personne n'a jamais retrouvé son cadavre." Je ne pus lui dissimuler mon étonnement, ma curiosité.

Quatre jours plus tard nous nous rencontrions dans son laboratoire, clean, clinique, une vraie salle de séjour pour aveugles tellement le blanc, partout uniforme, procurait l'impression qu'il n'y avait ni murs ni meubles, aucun obstacle qui gênerait leurs déplacements. Muudgins m'attendait sur un tabouret blanc devant un bureau minimum et me pria de m'asseoir sur un tabouret équivalent.

« Voudriez-vous le revoir ?

– Qui ?

– Votre père.

– Ah ! ça, pourquoi ?

– Parce que vous ressentez la même chose que moi, il vous manque tout le temps.

– C'est vrai ! »

Cri du cœur dont chacun peut être la victime innocente. Je souffris tellement en le clamant que je faillis m'évanouir. Muudgins m'expliqua alors qu'il avait découvert une méthode nouvelle qui permettait de cloner une personne défunte avec une telle conformité par rapport à l'original que même sa mère le reconnaîtrait. Et vivant !

« Oui, mais à quel âge ?

– Cela dépend. Si vous comptez le désespérer autant qu'il semble vous avoir fait souffrir, choisissez-le enfant. Si c'est un duel d'égal à

égal que vous souhaitez, j'ai les moyens de le faire mûrir artificiellement.

– Trente ans.

– Tope-la. Ne vous effrayez pas de la liste d'instructions que je vais vous remettre. Il suffit d'un peu de patience pour réunir tous les éléments dont j'ai besoin. Et vous en avez, je l'ai remarqué à travers vos textes.

– Pourquoi me proposez-vous ça ?

– Jusqu'à ce jour, mes recherches demeuraient purement théoriques. Vous êtes le meilleur cobaye que j'ai rencontré pour effectuer une expérience qui les valide.

– Donc, vous prévoyez de me fliquer.

– Pas du tout. Vous serez indépendant et libre de conduire votre face-à-face comme bon vous semblera. Nous allons signer un contrat où vous vous engagez à me transmettre vos informations sur le Net. Si tout se passe comme je le prévois, je pourrais suivre pas à pas l'itinéraire de votre vengeance. Mais je ne suis pas sûr que cela abolira mes frustrations. J'espère un prix Nobel à la clé.

– Bienvenue dans le cauchemar », murmurais-je.

Dans quelques minutes, mon père allait apparaître. Muudgins m'avait assuré qu'il l'avait ressuscité selon son procédé sans la moindre erreur. Copie conforme. Il m'avait envoyé sa photo que j'avais comparée à celles que je possédais de lui durant l'année où il m'avait conçu. Sur le moment, je n'ai pas réagi. Maintenant mon cœur battait si fort que je voyais trembler les feuilles des frondaisons qui entouraient le perron moussu. Une Mercedes se rangea dans la cour avec ce crissement de pneus sur les graviers qui avait tant perturbé ma jeunesse. La porte automatique s'ouvrit. Mon

père descendit, jetant sur la maison un regard sans complaisance. Comme je n'avais fait aucun frais pour la restaurer, elle se trouvait exactement dans l'état où il l'avait achetée lorsqu'il s'était installé pour y fonder sa descendance ; grande baraque en pierre sombre avec ses petites fenêtres au rez-de-chaussée où les fermiers d'antan fabriquaient des montres sur les entablements intérieurs pendant les journées d'hiver, vaste toit de tôle où s'ouvrait le grenier à foin.

Il était plus râblé que dans mon souvenir. Ma taille actuelle expliquait la différence. Déjà des cheveux gris, fournis, ondulés qu'il avait hérités prématurément d'un grand-père allemand. Sa démarche énergique lui assurait cette prestance qui m'avait toujours impressionnée. Muudgins l'accompagnait. Il me présenta :

« Voici Samuel Bernarhdt. Comme je vous en ai fourni les preuves, c'est un thérapeute efficace.

– Bernarhdt ! N'est-ce pas ainsi que je suis censé m'appeler ?

– Simple homonymie. »

Il me scruta de ses yeux clairs, plissa la lèvre inférieure de cette moue railleuse qui m'obsédait depuis l'enfance.

« Et vous êtes sûr...

– Faites-moi confiance. Mais ne vous étonnez pas de ses méthodes. Je vous ai averti qu'elles pourront vous surprendre. Nous avons bâti ensemble le protocole. C'est votre seule chance de recouvrer la mémoire.

– Bien. Où est ma chambre ? Je me sens fatigué. »

Je le conduisis au premier étage, portant ses maigres bagages. Il me suivit en se hissant sur la rampe en chêne clair et en faisant grincer les marches de l'escalier, rodé par des milliers de pas.

« C'est un bruit qui m'est familier. »

J'ouvris la porte qui donnait sur la pièce qu'il avait toujours occupée avec ma mère. J'y avais rassemblé tous les meubles, les objets, les tableaux qui constituaient l'essentiel de son environnement mortuaire ; même le petit crucifix qu'il détestait, orné de coquillages, ramené d'une balade sur les plages du Nord ; ainsi que le faux portrait de Henner peint par une nièce de ma mère dont il se gaussait en permanence. Il se tourna vers moi. J'eus l'impression de fondre sur place.

« Samuel. Je peux vous appeler Samuel ? Il vous faudra beaucoup de patience, car je ne me souviens de rien. Pas même d'être né.

– Ne vous inquiétez pas, j'ai de la mémoire pour les autres. »

Mon père lissa la manche de sa vareuse en flanelle du revers de sa main droite, comme je l'avais si souvent vu faire quand il s'apprêtait à lancer une de ces phrases qui vous réduisait à l'état d'insecte importun.

« Ne soyez pas prétentieux, je vous en prie. »

Sur le coup, cette répartie me redonna une part du courage que j'avais perdu depuis qu'il était apparu.

« Dormez bien, je viendrai vous chercher pour le dîner.

– Surtout pas de pommes de terre.

– Pourquoi ?

– C'est une nourriture pour cochons.

– D'où tenez-vous cela ?

– Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

– Le moindre indice est précieux.

– Croyez-vous que je pense par l'estomac !

– Non. Mais votre estomac a de la présence d'esprit. Plus que votre cerveau.

– Muudgins !

– Oui, Monsieur Bernarhdt.

– Votre Samuel espère me soigner par l'insulte ?

– C'est plus doux que les électrochocs.

– Faites-moi sortir d'ici ! Je n'y resterai pas une minute de plus.

– Vous savez comment je vous ai découvert, errant dans la rue comme un épouvantail, la tête vide et les yeux fous. Personne ne sait d'où vous provenez. Vous n'existez pas officiellement, vous n'avez pas d'argent. Considérez Samuel avec bienveillance, comme votre seul parent.

– Admettons ce principe pour l'instant. Demain nous parlerons plus sérieusement. Je n'ai pas l'habitude de me faire traiter comme un gamin. »

Son visage crispé par la fureur me procura un réel plaisir. Un plaisir que je n'avais pas ressenti depuis sa mort. J'ajoutai :

« Vous avez prononcé le mot "habitude". Tachez de rassembler vos souvenirs autour de cette idée. Peut-être y découvrirez-vous des signes.

– J'ai l'habitude de me coucher du côté droit. Ce n'est pas à mon âge que vous la changerez !

– Ah ! Vous voyez qu'il subsiste en vous des comportements personnels. Je vous recommande aussi de regarder ce qui vous environne, d'examiner votre chambre pour vérifier si un détail vous semble évocateur.

– Ce mobilier est abominable. Et toutes ces niaiseries, ces bibelots me sont insupportables ! »

Je refermai la porte aussi rapidement que je le pus.

Muudgins me posa la main sur l'épaule.

« J'ai pratiqué votre père depuis que je l'ai ressuscité. L'incubation s'est bien passée. Mais je crains qu'il n'ait gardé des séquelles de sa maturation accélérée. C'est devenu un être torturé. Croyez-vous que vous tiendrez ?

– Nous nous ressemblons tellement, maintenant. »

Il hocha la tête avec compassion.

« Je préfère l'écrivain à l'aide-soignant. N'hésitez pas à me fournir des rapports quotidiens. C'est très important. Car la mémoire de votre père est quasiment vierge. Il ne sait de la vie pas plus qu'un logiciel de chez Microsoft chargé de transmettre des informations basiques sur le comportement humain. J'y ai adjoint un condensé anonyme de tout ce que vous avez écrit sur lui ; ses réactions actuelles sont donc conditionnées par des stimuli inconscients qui proviennent directement de la façon dont vous avez interprété sa personnalité. Mais il est avide de savoir et de progresser, de briser la barrière qui le sépare de sa conscience. Car il est convaincu que son amnésie n'est qu'un simple passage à vide dont il se sortira bientôt. Ce qui est faux. Son capital souvenir vous appartient. Ce que vous lui apprendrez désormais aura valeur de vérité. Prenez garde, car l'acquisition de ses nouvelles connaissances pourra se retourner contre vous, ou contre lui. »

La nuit ne m'apporta aucun conseil. Dès sept heures du matin, j'entendis mon père appeler. Je me précipitai pour le découvrir sur le palier, l'air enragé.

« Dites-moi. Suis-je prisonnier ?

– Pas que je sache. Vous êtes libre d'aller où vous voulez.

– Alors, pourquoi ce pyjama à rayures ?

– Il est plutôt joli. Vous évoque-t-il un mauvais moment ? »

L'HOMME QUI S'ARRÊTA

Son front se plissa douloureusement. Je le vis vaciller, craignis un instant qu'il ne tombe, le soutins par les épaules.

« Ne me touchez pas, s'il vous plaît ! Ce pyjama me rappelle des actes que je n'ai pas commis, que je n'ai pas pu commettre.

– Quoi, par exemple ?

– Taisez-vous.

– Voulez-vous que nous nous promenions dans le parc avant le petit déjeuner ? On y découvre des arbres splendides, plus que centenaires. C'est l'été, le temps est serein, le ciel clair. Cela risque de vous apaiser.

– Allons-y, puisque vous semblez y tenir. »

Je ne comprenais plus. Hier, il présentait bien, paraissait dans toute la force de l'âge. Aujourd'hui, il marchait à petits pas précautionneux, suivant l'allée qui menait vers les hautes futaies de hêtres en pleine floraison, prenant garde à ne pas buter sur des mottes, des branches mortes. Soudain, il me demanda :

« Vous habitez ici depuis longtemps ?

– J'y suis né.

– Je m'en doutais. Et quel était le prénom de votre père ? »

J'hésitai à lui dévoiler la vérité. J'aurais dû insister auprès de Muudgins pour qu'il me fournisse un catalogue de réponses appropriées dans les cas les plus simples. Finalement je cédaï :

« Ludwig.

– Ainsi, votre père s'appelait Ludwig Bernarhdt, comme moi...

– C'est un hasard.

– Vous me prenez pour un idiot. Avouez que je suis victime d'un complot. Qu'on se sert de mon amnésie pour obtenir quelque chose qui m'appartient.

L'HOMME QUI S'ARRÊTA

– Mais quoi donc ? Muudgins vous a découvert errant dans la rue, sans papiers, l'air égaré, dans un état lamentable. Il vous a recueilli, soigné.

– Bizarre qu'il soit chercheur en génétique, qu'il possède un laboratoire.

– Au contraire, c'est grâce à cette coïncidence qu'il vous a confié à moi pour que nous fassions ensemble un travail sur votre mémoire.

– Une illusion. Cela ne marchera pas. Non seulement j'ai le cerveau absolument creux, mais je ne rêve pas ! De temps à autre surgissent des souvenirs saugrenus qui ne m'évoquent rien de réel, comme si l'on m'avait farci la tête avec les idées d'un autre.

– Je vous surprends en pleine contradiction. D'une part, vous croyez qu'on veut vous voler quelque chose dont vous ignorez tout, de l'autre vous affirmez que votre cerveau ne contient aucun élément. Il faut choisir.

– Samuel, c'est un prénom qui me rappelle quelqu'un.

– Un enfant que vous auriez eu ? »

En me regardant, ses yeux s'enfumèrent. Il se mit à pleurer, longuement, en silence, son ventre agité de spasmes. Puis il ajouta en sanglotant :

« Heureusement, ce ne peut être vous. Nous avons le même âge. Et, si j'avais un frère jumeau, je suppose qu'il s'occuperait de moi, qu'il ne m'aurait pas laissé sans ressources, dans cet état de délabrement mental qui m'effraye.

– Pourquoi dites-vous : frère jumeau ?

– Je l'ai vérifié en m'examinant dans le miroir de la salle de bains. Parce que vous me ressemblez physiquement.

– Je n'avais pas remarqué.

– Plutôt une ébauche, en moins réussie. »

Là, je le retrouvais. Ses yeux humides s'illuminèrent d'un éclair de méchanceté qui me rappela les meilleures phases de nos affrontements dont je sortais le plus souvent vaincu.

Durant les semaines qui suivirent, ma vie vira au mauvais scénario. Non seulement mon père refusait de s'entretenir avec moi sur son passé, prétendant qu'il n'espérait aucun progrès de ces dialogues avec du personnel incompetent, c'est-à-dire moi. Mais en plus, il devenait tyrannique, capricieux, car ce vide intérieur – qu'il s'obstinait à préserver en évitant de me parler – le faisait souffrir. Je le surpris à gémir seul dans sa chambre, ou bien à parcourir le parc à grands pas en agitant les bras. Ce qui m'inquiétait le plus, c'était sa façon de manger goulûment, lui que j'avais connu si raffiné et si exigeant. Littéralement, il se "bourrait la gueule", comme si l'abondance de nourriture allait compenser son absence de pensées.

« Alors, vous la tenez, votre revanche, répondait Muudgins à mes courriels circonstanciés, mais désespérés.

– Ce n'est pas du tout ainsi que je la voyais. Au lieu d'un vrai duel où nous aurions pu combattre d'égal à égal, où j'aurais pu lui démontrer combien il m'avait fait souffrir, j'ai l'impression de vivre avec un zombie. Le pire, c'est qu'il me sort parfois des répliques extraites de mes romans qui ne me font plus rire, absolument. Vous devez inventer une solution.

– Non. C'est à vous de poursuivre le travail, de lui redonner l'identité qu'il a perdue. Nous étions d'accord sur ce point.

– Disons que je n'en suis pas capable, que je n'ai pas son caractère et qu'il m'est impossible de m'imposer contre sa farouche

volonté de ne me concéder aucun crédit. Mon père attend un miracle. S'il ne se produit pas, dans quelques semaines, quelques mois au plus tard, son peu de personnalité s'effilochera. Il dépérira, mourra à nouveau, sans que j'aie eu l'occasion de lui déverser tous les griefs que j'ai accumulés contre lui.

– J'ai une idée ! Si nous ressuscitions votre mère. C'est peut-être le déclic indispensable pour que sa vie reparte et qu'il se nourrisse d'espoir. »

Ce projet me fit frémir. Ma mère avait péri d'un cancer lorsque j'avais douze ans. Et si Ludwig Bernarhdt, mon père, ne nous avait pas confiés à une institution religieuse, mes frères, mes sœurs et moi, c'est qu'il vouait au concept de Dieu une détestation viscérale. Durant les premières années, nous allions en car au collège de la petite ville voisine. Puis les répétiteurs s'étaient succédé dans la maison du Doubs jusqu'à notre majorité. C'était une joie pour lui de constater nos échecs scolaires.

Muudgins insista :

« Admettez que son caractère se soit aigri, qu'il n'ait pu supporter son chagrin.

– Non, c'est plus grave que ça ! Plus profond en tout cas.

– Tachez de vous souvenir. Comment s'entendait-il avec votre maman ?

– Je pense qu'ils étaient très proches. Durant cette époque, ils partaient en voyage, sortaient souvent, ou s'enfermaient dans leur chambre des journées entières. Les gouvernantes nous faisaient manger avant qu'ils ne prennent leurs repas. Jamais nous ne jouions ensemble.

– Touché ! Au lieu d'un report d'affection sur ses enfants après le tragique décès de votre mère, vous lui avez servi de défouloir.

– En supposant que vous ayez raison. Tout recommencera si elle revient et qu'il ressente à son égard la même attirance. Ce sera à nouveau comme un mur entre lui et moi.

– Je vous propose un essai. Je recrée votre mère. Nous la présentons à votre père, étudions ses réactions. S'il recouvre son ancienne personnalité, nous la faisons disparaître aussitôt.

– N'est-ce pas trop cruel ?

– Il faut savoir ce que vous voulez.

– Cette proposition me plonge dans un terrible malaise. Elle me semble inhumaine. Pourquoi souhaitez-vous aller si loin ? Auriez-vous aussi une revanche à prendre contre mon père ?

– Qu'allez-vous chercher là ? Non, je vous offre une solution logique qui me permettra d'affiner ma méthode de clonage *post mortem*. J'ai mis au point une procédure nouvelle. Un moyen de nourrir l'esprit de mon golem de souvenirs préconçus qui suppriment le handicap de l'amnésie. »

J'examinai le visage de Muudgins sur l'écran de mon portable. Son teint rose et son regard de myope opéré exprimaient la sincérité. Après tout, je m'étais lancé dans une croisade contre mon passé et je n'avais plus rien à perdre.

« J'accepte. À condition de participer à son élaboration. »

Quand la Mercedes roula sur le gravier un mois plus tard et qu'en descendit une jeune femme ravissante, je n'eus qu'une envie : me précipiter vers elle pour m'enfourer contre son sein et la couvrir de baisers. L'allure et la physionomie de Greta Bernarhdt s'opposaient radicalement à celles de mon père. Autant il affirmait une présence hautaine qu'accentuait la morgue aristocratique de son visage, autant la silhouette de ma mère présentait une rondeur,

une douceur, une grâce toute bourgeoise. Elle restait dans ma mémoire comme un bonbon délicieux. Ce qu'elle était à nouveau. Et cependant, dans son port, dans sa démarche, je notais des symptômes qui relevaient d'une nature artificielle. C'était ma mère, mais elle ne semblait pas tout à fait vraie. D'ailleurs, elle s'exprimait d'une manière factice :

« Bonjour, monsieur Bernarhdt, je crois que nous allons bien nous entendre

– Que vient faire cette femme, Samuel ?

– Avec le professeur Muudgins, nous avons pensé qu'il vous fallait une assistante. Mademoiselle Greta Schönig est une spécialiste de la coalothérapie.

– Quel jargon !

– C'est une nouvelle discipline psychologique qui permet de relier des images à des souvenirs. En sa compagnie, vous passerez une série de tests visuels autosuggestifs. Nous sommes sûrs qu'ils vous feront accomplir de gros progrès dans la connaissance de vous-même.

– Ridicule.

– Ridicule, peut-être. Mais mademoiselle Schönig possède d'appréciables références. À son actif, elle a rééduqué plus d'une centaine d'amnésiques.

– Mes souvenirs me paraissent chaque jour plus incomplets, ils me supplicient davantage. Je n'ai pas l'intention de revivre des instants abominables.

– Calmez-vous, insista Fred Muudgins, à mon avis, c'est votre dernière chance de redevenir normal.

– Il est vrai qu'avec l'incapacité de votre Samuel, j'ai perdu tout espoir.

– Avec moi, vous le retrouverez, monsieur Bernarhdt, dit ma mère. J'ai une capacité d'attention qui supplée à toute gymnastique mentale. C'est d'amour dont vous avez besoin. »

Depuis ce jour, mes rapports avec mon père atteignirent ce point de tension qui frisait la rupture. Son état de santé s'améliora de façon impressionnante. Plus il reprenait des forces, plus il devenait agressif. Chaque fois qu'il me voyait, c'était pour m'assassiner d'un trait d'esprit dont il avait le secret. Il visait toujours au plus bas, relevait mes défauts les plus intimes pour les monter en épingle. Je me sentais aussi désarmé devant ses attaques que je l'avais été durant mon enfance et mon adolescence. Et quand je réagissais avec fureur, avec une maladresse dictée par des années de frustration, c'était pour recevoir un retour de bâton qui me clouait au sol de rage. Nous nous acheminions vers la pathétique situation de conflit qui avait précédé sa mort. Aussi, pour éviter de revivre l'irréversible, c'est à peine si nous nous parlions encore depuis quelques semaines.

Ce qui devait arriver, arriva. Quinze jours plus tard, mon père s'enferma dans sa chambre avec mademoiselle Schönig pour ne plus reparaitre.

Avant que ne débute l'expérience, Muudgins avait installé des caméras de surveillance. Que de fois je fus tenté d'utiliser ces objectifs indiscrets ! Que de fois, je faillis visionner les enregistrements en temps continu qui s'accumulaient sur la mémoire complice ! Était-ce la pudeur qui me retint ou la peur ? Aujourd'hui encore, je suis incapable de répondre à cette question. Mais j'ai conservé pieusement le disque dur.

Matin, midi et soir, je montai devant la porte un repas pour deux personnes dont le menu m'était communiqué à l'avance. Parfois, je

lançai des messages sur l'ordinateur qui équipait la chambre afin de demander comment la situation évoluait, m'inquiétant du sort de mademoiselle Schönig. Parfois, je recevais des commentaires sarcastiques ou méprisants de Ludwig, si ce n'étaient des insultes. Je consultai Muudgins en permanence pour lui arracher une stratégie capable de me faire renouer avec mon père et ma mère. Car mon esprit torturé par ces circonstances inacceptables s'était réfugié dans une situation de blocage. C'est à peine si je voulais admettre que ces deux êtres à nouveau réunis n'étaient que les clones de mes parents défunts. Peu à peu j'atteignis un tel état de confusion mentale que je me croyais revenu aux pires moments de ma jeunesse, blessé par un manque d'affection qui me rongait le cœur.

Muudgins m'accusait de complaisance et s'abstenait de m'apporter son conseil. D'après lui, j'avais démissionné en refusant de regarder les événements qui se produisaient dans la chambre, en écartant l'idée d'intervenir.

« Maintenant, il faut attendre, la situation s'éclaircira d'elle-même.

– Vous aviez promis que nous le séparerions de ma mère dès qu'ils entameraient des relations... délicates.

– Sexuelles ! Qu'en savez-vous ? Et si c'était le cas, à vous de prendre les choses en main, Samuel. Moi, je ne vous ai proposé qu'une expérience ; je ne vous ai jamais laissé entrevoir que j'en assumerai les conséquences. »

Pendant des mois, le même rituel. J'apportais le petit déjeuner, déjeuner, dîner et reprenais le plateau vide devant la porte, silence. Mon cerveau s'atrophiait à mesure que les jours s'écoulaient. Dans la matinée et la soirée, je rôdais dans le couloir, plaquai l'oreille

contre le mur de bois qui servait de cloison à la chambre pour surprendre une conversation, quelques mots, des bruits intimes. Sans jamais distinguer autre chose que des murmures, des mouvements de pas, des cris étouffés. Je devinais quand la fenêtre était ouverte lorsque je percevais le sifflement du vent dans les feuillages. Alors, je descendais aussitôt dans le parc pour braquer des jumelles sur les vitres déjà refermées. Comme s'il s'agissait d'un jeu. Il m'arrivait de penser que mon père avait découvert la supercherie, qu'il se savait mort autant que ma mère et jouait les fantômes pour me faire payer de l'avoir ressuscité.

J'aurais dû l'interroger par mail afin de connaître sa riposte dans l'espoir de dénouer la situation. D'après les messages que je lui envoyais au début de sa claustration volontaire, auxquels il répondait par des lazzis, je suis certain qu'il m'aurait lâché la vérité, si cela pouvait me faire mal. Là aussi, je me montrais d'une lâcheté qui ressuscita mes vieux complexes. Allant jusqu'à penser que Ludwig Bernarhdt avait eu raison de me brimer, de me réduire, de me calciner jusqu'à ma majorité afin que je devienne l'écrivain à succès qui frisait aujourd'hui la dépression nerveuse.

Fred Muudgins, que j'appelais sans cesse à mon secours, finit par venir. Plissant le front, soulevant des sourcils en arc de cercle qui surlignaient son regard faussement naïf, il m'inspecta avec une sorte de tendresse :

« Mon vieux, vous n'allez vraiment pas bien, je vais voir ce que je peux faire. En attendant saoulez-vous un bon coup. Je suis sûr que vous en avez besoin. »

Il me tendit une bouteille de genièvre de Houle dont je décachetai aussitôt le bouchon pour en avaler une grande goulée. Le liquide

descendit dans mon estomac avec la violence d'un débouche-évier. Puis la chaleur s'étendit jusqu'à l'extrémité de mes terminaisons nerveuses. Je lui souris :

« Vous avez raison, il vaut mieux être accroc à l'alcool qu'à son père.

– C'est ce que je pense depuis le début. Vous souffrez d'une véritable addiction. Je croyais vous en guérir en forçant la dose jusqu'à ce que vous soyez dégoûté. Mais l'expérience a produit l'effet inverse. Et puis, il faut régler cette histoire d'amour nécrophile qui s'est probablement réalisée entre vos parents. Ce n'est pas que je la condamne moralement. Mais j'en redoute les suites.

– Quelles suites ?

– Trop innocent pour que ce soit vrai ! Ludwig et Greta sont des clones humains, aux corps constitués comme vous et moi.

– Je ne vois toujours pas.

– Bon, dégagez d'ici, prenez une cuite, nous nous reverrons demain matin quand vous aurez dessoûlé. »

Ce à quoi j'obéis consciencieusement.

Le lendemain, je retrouvai Muudgins assis devant l'établi d'horloger qui ornait la fenêtre principale du rez-de-chaussée. Il tapotait d'un air rêveur sur la planche usée par les outils, en considérant la neige de pollen qui tombait des hêtres. La gueule de bois au Houle procure une impression de raideur des bras et des jambes qui semblent composés de fibres ligneuses. La tête en boule de bowling et les dents qui saignent du genièvre n'améliorent pas l'humeur de dogue allemand qu'inspire le monde extérieur.

« C'est plus grave que je ne le pensais. Il faut intervenir d'urgence.

L'HOMME QUI S'ARRÊTA

– Que peut-il y avoir de grave chez les morts ?

– C'est qu'ils ont ressuscité, avez-vous oublié ? J'ai visionné quelques journées au hasard depuis que vos parents sont cloîtrés. Non seulement Ludwig et Greta ont fait l'amour comme je le redoutais, avec une assiduité peu commune, mais ils ont de longues conversations.

– Et alors ?

– Faute de souvenirs et de matériel mental suffisant, ils ont inventé un langage. Je n'en comprends pas un mot.

– N'est-ce pas leur liberté ?

– Je vous trouve bien complaisant pour un vengeur masqué. Ce que je n'avais pas prévu, c'est que leurs clones n'étaient ni stables, ni vraiment résistants. Cet effort les a épuisés. Votre père est agonisant. Quant à votre mère... »

Je n'écoutai pas la fin et grimpai quatre à quatre l'escalier pour enfoncer la porte de leur chambre. Plus dur que je ne le pensais ! Le bois, le pêne résistait. Je m'esquintai l'épaule à force de la heurter sans résultat. Enfin, j'avisai l'extincteur sur le mur et le décrochai pour le lancer avec violence sur la serrure qui éclata. J'entraï.

Ils étaient allongés dans le lit. Mon père qui gémissait avait considérablement maigri. Son visage paraissait encore plus vieux que le jour de son décès. Le ventre arrondi de ma mère tendait le drap. Je m'approchai. Elle chuchota :

« Samuel, qu'est-ce que tu as fait ?

– Maman, maman ! Tu me reconnais.

– Non, mais ton père et moi, nous avons lu tes livres qui se trouvaient dans la bibliothèque. Ta photo sur le dos de couverture a éveillé notre attention. Nous ne savons pas exactement qui nous

sommes et ne détenons aucun renseignement sur notre passé. Mais, à force de réfléchir et de parler, nous avons soupçonné que tu étais responsable de notre existence. Les plus anciens romans étaient dédiés à Ludwig. Il s'est reconnu dans les suivants. Tu l'as réécrit tel que tu l'imaginais. Pas beau à voir. Les anecdotes, les conversations qui s'y trouvent nous ont pourtant ouvert des pistes. Et de fil en aiguille, au cours de ces mois terribles et passionnés que nous avons vécus depuis que nous sommes enfermés dans cette chambre, nous avons abouti à une conclusion : tu es notre fils et nous sommes probablement défunts. »

Elle tourna vers moi ses yeux bleus, d'autant plus immenses qu'ils s'ouvraient dans son visage émacié. Toujours aussi belle, aussi douce. Je me sentis tellement coupable que je lui avouais :

« Oui, c'est vrai, je vous ai ramenés à la vie. Pour faire payer à Ludwig ce qu'il m'a fait subir.

– Mais il y a une chose que tu ignores. Nous avons longuement exploré les banques de données et nous avons découvert l'atrocité. Ton père a vécu sa prime enfance dans un camp de la mort dont ton grand-père était le directeur. Sans doute n'a-t-il jamais pu supporter le poids de cette culpabilité. Elle le rongait à la manière d'un ver.

– Mais pourquoi m'en punir avec une cruauté intolérable ? Tu n'as pas connu ses sarcasmes, sa dureté, enduré son injustice.

– Tout a basculé le jour où je suis morte. Hanté par ces cadavres décharnés qui l'habitaient en permanence, il a voué à ses enfants toute la haine qu'il ressentait envers le genre humain.

– Au moins, s'il nous avait réservé une part de l'amour qu'il te portait.

L'HOMME QUI S'ARRÊTA

– Maintenant, il va succomber à nouveau. Dis-lui que tu lui pardonnes.

– Je ne pourrai jamais.

– Essaye. »

Je contournai le lit pour le regarder. Il râlait. Ses yeux chassieux roulaient dans ses orbites. Soudain, ce mouvement stoppa. Il me dévisagea. Son regard trahissait tout le désespoir du monde. Cela me ravagea le cœur. Et pourtant, je murmurai :

« Salaud ! »

Il décéda aussitôt.

Quant à Greta, elle mourut en couches le lendemain, sans m'adresser la parole.

Muudgins s'était enfui. M'avait-il dupé depuis le début ? Lui avais-je servi de cobaye pour qu'il tire toute la gloire de son invention ?

Je tenais entre mes bras un bébé prématuré qui braillait de toute la haine qui survivait en moi. En miniature, il me ressemblait tellement ! Au point de penser que j'allais revivre une seconde fois. Je le noyais dans la baignoire.

Pourquoi ressusciter ? quand on ne peut plus se venger des morts !